



Laurie Colwin

Amour
& autres tracas

Extrait de la publication

autrement

Amour & autres tracas

Une vie merveilleuse

Frank et Billy

Une épouse presque parfaite!

Famille, tracas & C^{ie}

Préface de Laure Adler

« Elle fait indiscutablement partie de ma vie. Quand je ne travaille pas et que je ne suis pas avec elle, mes pensées vont vers elle aussi naturellement qu'une main se pose sur la tête d'un enfant... »

Frank, consultant dans le secteur financier, forme avec sa femme Véra un couple brillant et envié. Ils croisent Billy, une jeune historienne de l'économie, et son mari Grey. Ce petit monde a tout pour être heureux.

La belle harmonie s'évanouit lorsque Billy devient la maîtresse de Frank. Peu importe : ils s'aiment. Comme Vincent et Misty (*Une vie merveilleuse*), Lincoln et Polly (*Une épouse presque parfaite!*), Sven et Jane Louise (*Famille, tracas & C^{ie}*), Frank et Billy se laissent pousser l'un vers l'autre par « cet étrange virus nommé passion ».

Trop tôt disparue, Laurie Colwin (1944-1992), que l'on a comparée à Dorothy Parker et à Françoise Sagan, laisse une poignée de romans et de nouvelles au charme incomparable, marqués par ce « *something delicious* » dont parlait le *New Yorker* à son propos.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne Berton et Elishéva Marciano.

Illustration de couverture :

© Cyrus Atory

Imprimé et broché en France

Extrait de la publication

Amour & autres tracas

Collection Littératures créée par Henry Dougier

Éditeur : Emmanuel Dazin

Une vie merveilleuse

Titre original : *Happy All The Time* © 1978 by Laurie Colwin, publié par Alfred A. Knopf, New York.

© Éditions Autrement 2001, pour la traduction française par Anne Berton.

Frank et Billy

Titre original : *Another Marvellous Thing* © 1982, 1983, 1984, 1985, 1986 by Laurie Colwin, publié par Alfred A. Knopf, New York.

© Éditions Autrement 1999, pour la traduction française par Elishéva Marciano.

Une épouse presque parfaite !

Titre original : *Family Happiness* © 1982 by Laurie Colwin, publié par Alfred A. Knopf, New York.

© Éditions Autrement 2004, pour la traduction française par Anne Berton.

Famille, tracas & C^{ie}

Titre original : *A Big Storm* © 1993 by The Estate of Laurie Colwin, publié par Harpercollins Publishers.

© Éditions Autrement 2005, pour la traduction française par Anne Berton.

© Éditions Autrement 2012, pour la présente édition.

LAURIE COLWIN

Amour & autres tracas

Préface de Laure Adler

Éditions Autrement **Littératures**

Laurie Colwin est née en 1944 à Manhattan. À vingt-quatre ans seulement, elle publie sa première nouvelle dans le *New Yorker*, dont elle deviendra l'un des auteurs fétiches. Au début des années soixante-dix, elle travaille dans l'édition et traduit – du yiddish – Isaac Bashevis Singer. Elle signera elle-même une dizaine de livres, dont six romans et trois recueils de nouvelles, salués par des journaux aussi différents que le *New York Times*, le *Village Voice* ou *Rolling Stone*. Par ailleurs, elle écrit deux livres de recettes et des essais sur la littérature anglo-saxonne, auxquels s'ajoutent ses dizaines de chroniques dans le magazine *Gourmet*, dans *Mademoiselle* ou même dans *Playboy*.

À sa mort, le 23 octobre 1992, d'une défaillance cardiaque durant son sommeil, alors qu'elle n'a que quarante-huit ans, elle emporte avec elle ce « *something delicious* » dont parlait le *New Yorker* à son propos, et qui faisait d'elle un personnage emblématique de la presse et de l'édition new-yorkaise.

Outre son charme, sa subtilité, son humour, Laurie Colwin avait l'œil pour les petites fêlures, de celles qui dérèglent l'existence de ses personnages, même jeunes, même nantis de situations enviables. Ainsi Guido et Vincent, dans *Une vie merveilleuse* (1978), son deuxième roman. À ces cousins et amis d'enfance, trentenaires de la bonne société new-yorkaise, il ne manque que la femme de leurs rêves... Ils la rencontrent au même moment, l'un en la personne de l'élégante

Holly, raffinée et secrète ; l'autre, de Mitsy, descendante d'immigrés russes, la rebelle jamais rassurée. Et les ennuis commencent... car les raisons du cœur se moquent de la raison. Dans *Une épouse presque parfaite!* (1982), un soir de vernissage, Polly Solo-Miller rencontre Lincoln Bennett, peintre à moitié ermite dont elle tombe aussitôt amoureuse. Malheureusement, Polly est mariée, aime toujours son mari, bichonne ses deux bambins comme personne, et, surtout, descend d'une famille où ces choses-là ne se conçoivent pas ! Même embarras pour Frank et Billy : Billy a trente ans, elle est mariée, elle est historienne de l'économie ; Frank a cinquante ans, et une vision de la vie radicalement différente. New York abrite leur improbable histoire d'amour (*Frank et Billy*, 1986)... Enfin dans *Famille, tracas & C^{ie}* (1993), Jane Louise, new-yorkaise de quarante ans, juive, vient d'épouser Teddy, issu d'une grande famille de la Nouvelle-Angleterre. Mais un mariage heureux, un mari charmant et un travail créatif ne mettent pas à l'abri des questions existentielles. Si côté famille, Teddy et Jane Louise frôlent le désastre, il reste, dieu merci, les amis. Autant d'histoires, d'épopées minuscules faites d'errances et d'espoirs... Toujours dans l'air du temps, préservées par leur charme fou, elles n'ont pas pris une ride !

Voici donc réunis quatre romans d'une Laurie Colwin au mieux de sa forme, pour vous donner envie de lire ou relire cet auteur qui, décidément, reste dans nos cœurs.

Préface

Sexe, amour et comédies

Ouvrir un livre de Laurie Colwin procure la même sensation que de tirer une couette jusqu'au menton, un soir d'automne, dans la chambre d'une maison de campagne pas encore chauffée. Vous vous sentez protégé, rassuré. Vous pouvez écarter les bruits de la nuit et vous laisser aller à vos songeries, qui vous ont accompagné tout au long de la journée, sans que vous n'ayez eu véritablement le temps de leur accorder la moindre attention.

Et pourtant... tout ce monde subliminal, tissé de perceptions, d'images entraperçues dans la rue ou le bus, ces odeurs, aussi, devant la boulangerie le matin, cet homme fringant marchant vite, ce petit garçon courant après son ballon, les genoux bleuis par le froid, ce lit, – car on est souvent allongé dans son lit ou on songe souvent à s'y allonger, dans les romans de Colwin –, oui ce lit que vous n'avez pas eu le temps de faire dans les règles de l'art ce matin, et dont vous savez qu'il incarne votre cabane, votre hutte, votre lieu essentiel de ressourcement... Toute cette trame sensorielle que des psychanalystes avertis nommeraient « associative », tout ce qui forme notre être au monde, et que nous répétons et renouvelons quotidiennement, constitue la fabrique d'écriture, la grotte où Colwin vient chercher ses matériaux, son style, ses personnages pour – ensuite – en dépliant sensuellement et avec une maîtrise du rythme et de l'action, nous emmener par la main dans ses voyages urbains.

Ici pas de rodéo. Pas de western. Pas de grands espaces, géographiquement parlant. Non, avec Colwin, c'est l'aventure au coin de la rue. Et plus particulièrement New York, *up town*. Les quartiers huppés où vivent des familles riches qui s'ennuient à mourir et ne savent plus, depuis des générations, inventer leur vie. Les quartiers bobo où des rejetons de la *middle class* pensent réinventer les codes sociaux alors qu'ils ne font qu'imiter des modèles qu'on leur a enseignés. Humour et dérision. Colwin est une sociologue des états d'âme, une observatrice scrupuleuse de l'évolution d'une société américaine *white, wasp* et ultra-branchée puisque dédaignant l'imprimatur de la société de consommation. Elle se meut à l'intérieur de petits territoires, entre deux blocs d'immeubles d'où sortent, chaque matin, des hommes stressés, un peu las, un peu trop contents d'eux-mêmes aussi, n'ayant pas conscience d'avoir perdu leur sex-appeal, et des femmes en apparence fragiles qui courent pour emmener leurs enfants à l'école, pour faire les courses, pour traverser la ville afin d'acheter la nourriture qui plaît à leur père, pour arriver à l'heure au boulot, toujours surchargées de sacs, de dossiers, de bouquins, portant les affaires de sport des enfants... Des femmes qui arrivent tout de même à s'engouffrer dans le bus dans l'espoir de tenter de *tenir* toute la journée.

Tenir, oui, comment tenir et assumer toutes ses identités : femme indépendante, femme au foyer, mère de famille, bonne copine, parfaite fille de parents emmerdeurs et tatillons – et, de plus, malgré tous vos efforts, jamais contents –, sœur toujours disponible, gestionnaire du temps domestique ?

Car les héroïnes de Colwin sont des femmes. Trentenaires. Belles mais ne le sachant pas. C'est-à-dire encore plus belles. *Class. Super class*. Mal fringuées, pas maquillées, libres de tout artifice, dédaignant les diktats de la féminité, ou plutôt n'ayant jamais tenté de les connaître, dans cette superbe ignorance qui leur donne un sentiment de liberté sauvage.

Elles sont pataudes, toujours à côté de la plaque, programmées pour être des superwomen organisant leur vie entre les horaires de boulot, les anniversaires des petits, les bridges des beaux-parents hypochondriaques, les grandes vacances dans les endroits chics de la côte où

l'on retrouve la famille et les tribus qu'on a fréquentées tout au long de l'année.

Oui, mais l'acide de l'amour et de l'humour va bien vite tout dérégler...

Femme. Maîtresse. Amante. Cette trilogie obsédante se niche au cœur de tous ses romans. Femmes, les héroïnes de Colwin ne le seront jamais. Au sens où cette nature dite féminine, cette vision publicitaire d'une féminité triomphante, offerte à la convoitise du regard des autres, ne les intéresse pas, ne les concerne pas. Ni intérieurement ni dans leur apparence.

Indéniablement, elles ont un côté garçon manqué, ce qui constitue leur charme, leur singularité, leur marqueur existentiel, et provoque bien souvent le désir de célibataires endurcis qui se disent qu'avec elles, ils ne prennent aucun risque à tenter de nouer une liaison susceptible de se transformer en stupide et vulgaire adultère. Ils ont raison. Mais c'est le contraire de ce scénario qui se produit. Ce sont elles qui déclarent leur flamme et qui précipitent les premières parades amoureuses pour aller au plus vite, à la seule conclusion qui s'impose, au but même : coucher.

Femme. Maîtresse. Maîtresse-femme. Chez Laurie Colwin, les femmes aiment faire l'amour et le revendiquent comme une nécessité vitale. D'ailleurs, c'est bien simple, quand le désir décroît dans la conjugalité – sujet de prédilection abordé dans chacune de ces fictions –, l'héroïne prend un amant qui, bien souvent, tentera, lui aussi, de devenir un amant poule, un amant papa ou un amant mari... et perdra donc, un jour ou l'autre, ses attraits sexuels.

Femme chasserresse. Homme paon. Mère poule. Car la maternité demeure le centre, la raison d'être, l'accomplissement de la femme colwinienne. Rarement un écrivain n'aura été aussi loin dans la description minutieuse de ce que signifie attendre un enfant, ni dans celle d'un accouchement, ni dans le corps à corps éperdu, la fusion avec le nouveau-né. Cette maternité responsable et heureuse, Colwin la fait évoluer au cours du temps. Chez elle, si j'ose dire, les mères grandissent avec et comme leurs enfants, et s'il n'existe aucun sentiment de culpabilité à pratiquer pour ces mères parfaites le sexe à la fois comme un sport et une jouissance, il n'en reste pas moins que rentrer dormir

à la maison dans la chambre conjugale, proche de celle des enfants, pour penser à son amant, même si on est gêné par les ronflements du conjoint, demeure un délice, le meilleur moment de la journée...

On le sait, Laurie Colwin était une excellente cuisinière. Il suffit d'ouvrir n'importe lequel de ses bouquins pour savoir composer un menu selon les circonstances ou essayer une recette. Elle a, semble-t-il, fait ses premières armes gastronomiques comme cantinière, lors des grandes grèves étudiantes et, jusqu'à la fin de sa courte vie, n'a cessé d'enrichir sa grammaire des alliances de saveurs, de textures. Ça sent toujours bon, dans les maisons que nous imagine Colwin. Ça sent l'*apple pie* et la mousse aux pêches, mais aussi l'odeur des fleurs fraîchement coupées, l'odeur de cuir des vieux canapés, des coussins brodés à la main qu'on parfume régulièrement. Elle nous offre un habitacle olfactif et sensuel à l'intérieur duquel nous venons nous lover.

On se sent bien chez elle. Avec elle. Tout va pour le mieux, en apparence. Puis ça dérape. Entre Bergman et Woody Allen, un léger dé clic, accident ou incident, va faire tomber le personnage principal dans l'angoisse, la culpabilité de ne jamais être à la hauteur – de sa famille, de ses amis, de ses amoureux, et surtout de lui-même.

Ce sentiment de fragilité hante l'œuvre inachevée de Laurie Colwin.

Avait-elle pressenti – l'écriture est souvent la tentative d'approcher l'insu – qu'elle nous quitterait brutalement ?

Oui, nous restons aujourd'hui abandonnés par elle.

Œuvre fulgurante donc, à lire ou à relire avec ce sentiment d'urgence qu'elle savait rendre communicatif et cette immense reconnaissance pour nous avoir permis d'*habiter* son écriture.

Laure Adler

Une vie merveilleuse

Traduit de l'anglais (américain) par Anne Berton

À Ann Arensberg

Première partie

I

Guido Morris et Vincent Cardworthy étaient cousins au troisième degré. Personne ne se rappelait si un Morris avait épousé une Cardworthy ou si c'était l'inverse, et personne ne s'en souciait, sauf aux grandes réunions de famille où ce sujet était débattu par tous. Vincent et Guido étaient amis depuis qu'ils étaient bébés. On les avait promenés dans le même landau, et quand ils étaient petits, on les réunissait souvent, soit à la maison des Cardworthy à Petrie, dans le Connecticut, soit chez les Morris à Boston, pour jouer aux billes, grimper aux arbres et faire exploser de gros pétards dans des poubelles et des boîtes aux lettres. À l'adolescence, ils buvaient de la bière en cachette et s'entraînaient à fumer les cigares du père de Guido, ce qui ne les rendait pas malades mais heureux. À l'âge adulte, tous deux savaient apprécier un bon cigare.

À l'université, ils faisaient des bêtises, dépensaient de l'argent, et se demandaient ce qu'ils deviendraient quand ils seraient grands. Guido avait l'intention d'écrire de la poésie en

distiques héroïques et Vincent pensait qu'il finirait peut-être par obtenir le prix Nobel de physique.

Quand ils approchèrent de la trentaine, ils se retrouvèrent à nouveau tous les deux à Harvard. Guido avait fait des études de droit, il avait passé plusieurs années dans un cabinet d'avocats à Wall Street, avant de se rendre compte qu'il n'éprouvait aucun intérêt pour son travail, et il était donc revenu pour préparer un doctorat en littérature médiévale. Il avait passé l'âge de s'inscrire en thèse, mais il avait décidé de se donner quelques années de plaisir oisif avant d'affronter les véritables responsabilités de l'âge adulte. En fin de compte, Guido devait aller à New York et devenir l'administrateur de la société de la famille Morris – la Fondation Magna Carta, qui subventionnait des projets architecturaux, des artistes de toutes sortes, et des groupes qui souhaitaient préserver le patrimoine et embellir les villes. La Fondation publiait un magazine bimensuel consacré aux arts, *Runnymede*. L'argent qui finançait tout cela provenait d'une petite fortune amassée dans les textiles au début du XIX^e siècle par un ancien marin du nom de Robert Morris. Au cours de l'un de ses voyages, il avait épousé une Italienne. Depuis, tous les Morris avaient des prénoms de consonance italienne. Le grand-père de Guido s'appelait Almanso. Son père s'appelait Sandro. Son oncle Giancarlo s'occupait à présent de la Fondation mais il se faisait vieux et Guido avait été désigné comme héritier.

Vincent était allé à l'université de Londres et il était revenu au MIT, l'Institut de technologie du Massachusetts. Il avait commencé comme urbaniste, mais son véritable centre d'intérêt était ce qu'on appelait l'hygiène publique – Vincent, lui,

Achévé d'imprimer en juillet 2012 par Normandie Roto Impression s.a.s, 61250
Lonrai pour le compte des Éditions Autrement, 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine,
75011 Paris. Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.
N° d'édition : L. 69ELFN000352.N001 ISBN : 978-2-7467-3403-6
Dépôt légal : octobre 2012.
Imprimé en France